HESPÉRIS

TOME XXIV

Année 1937. *4e Trimestre*

SOMMAIRE

Le rôle de l'expansion du Christianisme, comme l'avait été celui de l'unification du monde méditerranéen par Rome dans la diffusion de la culture gréco-orientale, est également souligné ; l'influence des Syriens, voyageurs, polyglottes, ingénieux commerçants, dans la « colonisation » de l'Occident, mise aussi en relief. A mesure que l'Europe se « barbarisait », ces Orientaux prenaient davantage conscience de la supériorité de leur propre culture.

Si la domination musulmane du monde méditerranéen vint, au VIIe siècle, troubler considérablement les relations commerciales, il n'y eut jamais, comme l'a cru l'historien Pirenne, parlant, à vrai dire, de l'Europe du Nord, interruption complète. Il fut toujours possible aux pèlerins de visiter les Lieux Saints, et, si on considère ces relations non plus du point de vue nordique, mais méditerranéen — et le *Mare Nostrum* était toujours l'axe du monde civilisé — il n'y eut ni discontinuité, ni même relâchement.

Souhaitons que le travail d'achèvement de son grand ouvrage n'empêche pas M. Sarton de nous donner, réunies en un volume, l'ensemble de ses conférences sur un sujet aussi digne d'intérêt.

H.-P.-J. RENAUD.

***

Pierre de CENIVAL et Philippe de COSSÉ BRISSAC. — *Les Sources Inédites de l'Histoire du Maroc.* Première série. Dynastie Sa'dienne. Archives et Bibliothèques d'Angleterre. Tome III. Mars 1626-1660. Un vol. in-8° de 703 pages, VII planches. Publications de la Section Historique du Maroc. Paris, Geuthner, 1936.

Par ce troisième volume, M. de Cenival achevait, avec la collaboration de M. Ph. de Cossé Brissac, la publication, commencée par le Lieutenant-Colonel de Castries, des documents extraits des archives et bibliothèques d'Angleterre et relatifs à la dynastie saadienne. Les cent vingt-trois pièces contenues dans ce recueil se rapportent à une période assez courte, qui va des dernières années du règne de Moulay Zidan à la chute des Saadiens. Pendant toute cette décadence de plus en plus anarchique de la dynastie saadienne, l'Angleterre a entretenu avec le Maroc des relations actives, mais qui ne se déroulèrent jamais sous le signe de la facilité.

Les buts poursuivis par l'Angleterre au Maroc étaient pourtant sagement limités. On avait reconnu que l'empire des Chérifs était, pour bien des raisons, incapable de fournir une aide sérieuse en cas de conflit avec la traditionnelle ennemie de l'Angleterre : l'Espagne. Pour parer au danger turc, le Maroc saadien restait, contre son gré peut-être, mais officiellement, l'allié de l'Espagne. Si les sultans arrivèrent, jusqu'à la mort d'El Mansour, à tenir le pays, grâce à une petite armée permanente composée de renégats, de Turcs et d'Andalous, et assez bien pourvue d'armes à feu, ils étaient incapables du moindre effort militaire en dehors de

chez eux, contre un ennemi européen. Les troubles qui éclatèrent à la mort d'El Mansour durent dissiper les quelques illusions qui pouvaient subsister à Londres. Aussi l'Angleterre ne prit-elle jamais au sérieux les grands projets d'alliance contre l'Espagne que reprenait de loin en loin la dynastie moribonde. Elle se garda, malgré les suggestions — et même l'insistance — de ses agents au Maroc, de fournir une aide militaire à El Ayachi contre la place espagnole de la Mamora, aussi bien que de tenter l'occupation de Salé ou de Mogador. Tout l'effort de la diplomatie et de la marine anglaise se borna à entretenir avec le Maroc un commerce aussi fructueux que possible.

Ces buts limités furent souvent difficiles à atteindre. Pour l'Angleterre, comme pour toutes les autres nations, le gouvernement régulier de ce Maroc de plus en plus morcelé et en proie aux luttes des marabouts, était le makhzen de Marrakech. Pareille conception était parfaitement justifiée : les princes saadiens de Fès, El Mamoun et ses successeurs, eurent aussi peu d'autorité que de dignité personnelle. Malgré leurs difficultés croissantes, les sultans de Marrakech tenaient encore toutes les plaines atlantiques, du Bou Regreg au Grand Atlas. Par le port de Safi, on pouvait donc atteindre une assez vaste clientèle. Et les accords commerciaux conclus avec Moulay Zidan et ses successeurs étaient encore ceux qui avaient le plus de chances d'être respectés. La *Barbary Company* et le Conseil Privé tentèrent de concentrer le commerce anglais sur le royaume de Marrakech et de lui assurer une situation privilégiée. Robert Blake, le futur amiral, alors facteur à Safi, réussit à affermer les douanes de ce port et le monopole du salpêtre.

Mais cette sage et officielle politique eut de nombreux ennemis, tous les « interlopers », tous ces marchands marrons, pirates à l'occasion, qu'on avait voulu évincer par la formation de la *Barbary Company*. S'ils ne dédaignaient pas de toucher le port de Safi, ils aimaient surtout aller à Massat faire du négoce avec le marabout du Sous, Abou Hassoun, et maintes fois lui vendre des armes et des munitions. Cette contrebande d'armes, qui mettait en fureur le makhzen de Marrakech, gêna souvent les négociateurs anglais qui venaient à la cour du Chérif pour racheter des captifs ou pour négocier un traité d'amitié et de commerce. Le négoce dans le Sous avait des partisans décidés et dont les arguments n'étaient pas sans valeur : pourquoi les négociants anglais se seraient-ils interdit une région où les Hollandais, pourtant grands amis des Chérifs, trouvaient de riches profits ? On pouvait au moins y faire du commerce pacifique en s'abstenant de contrebande d'armes. Toutefois le Conseil Privé maintint son point de vue ; le pacte d'amitié qu'Abou Hassoun proposait à l'Angleterre ne fut pas conclu. Mais la contrebande anglaise dans le Sous semble n'avoir jamais cessé : le Roi n'avait que peu de moyens de contrainte envers ces armateurs peu obéissants ; et sans doute ne se soucia-t-il guère de les employer. La position officielle prise par le Conseil Privé resta donc assez théorique.

Les pires difficultés que connut l'action de l'Angleterre vinrent du Maroc lui-même. Le Nord du pays échappait entièrement au Sultan. Il fallut bien traiter avec les maîtres successifs des régions côtières : El Ayachi et Mohammed El Hadj le Dilaïte. Les seuls ports du Nord restés aux mains des Musulmans étaient devenus des repaires de pirates. Pour racheter les captifs et pour assurer la sécurité de leur commerce, les Anglais entretinrent des relations suivies avec les Moriscos de Tétouan et de Rabat-Salé. Un des meilleurs agents de l'Angleterre au Maroc, John Harrison, fit toute une série de voyages qui eurent surtout pour but de négocier avec les Salétins.

En effet, vers 1625, la piraterie salétine dans l'Atlantique avait pris un dangereux essor ; des corsaires marocains venaient jusqu'au large des côtes de Cornouaille capturer des vaisseaux anglais.

En 1626, John Harrison entra en relations avec les Moriscos de Rabat et l'année suivante put délivrer les captifs. Mais le traité d'alliance qu'il avait préparé ne fut pas ratifié. Les Salétins par ailleurs se plaignaient des agissements des corsaires anglais et n'arrivaient pas à obtenir réparation des dommages subis. Le résultat de ces atermoiements ne se fit pas attendre ; dès 1635, les pirates du Bou Regreg firent de nombreuses prises dans les eaux anglaises. Deux années de suite, en 1636 et en 1637, une escadre anglaise bloqua Rabat et Salé. Les Anglais aidèrent même le sultan de Marrakech Mohammed ech-Cheikh el Asghar à rétablir pour quelque temps son autorité sur les villes du Bou Regreg. L'Angleterre semblait avoir réussi à ramener à l'unité et au succès sa politique marocaine ; un traité fut conclu en 1637 entre Charles I[er] et Mohammed ech-Cheikh el Asghar.

Mais les villes du Bou Regreg recouvrèrent leur indépendance, et il fallut de nouveau traiter avec les Moriscos de Rabat, tandis que, dans le Sud, Robert Blake assistait à la défaite du sultan de Marrakech par les Dilaïtes. Le morcellement du pays empêchait toute politique suivie.

Par surcroît, en 1642, les guerres civiles commencèrent en Angleterre. Le traité de 1637 ne fut jamais appliqué et la piraterie reprit ; on se contenta d'abord de faire racheter les prisonniers par les marchands anglais du Maroc. Mais, lorsque Cromwell eut constitué une puissante marine de guerre, Robert Blake, qui venait de châtier les corsaires de Tunisie, bloqua Salé en 1656 et 1657 et obtint la libération des prisonniers. Au même moment, la flotte anglaise qui faisait le blocus de Cadix trouvait asile et ravitaillement à Tétouan, où un consul était nommé en 1657.

Toute cette politique active et souvent coûteuse n'arrivait pas à des résultats durables. On comprend que Harrison et Blake aient tous deux préconisé, alors qu'ils négociaient avec les Salétins, la destruction de ce nid de pirates. Mais l'esprit mercantile, à cette époque comme à tant d'autres, l'emportait de loin sur l'esprit européen. A cette politique adroite et bien informée, il n'a parfois manqué pour réussir qu'une volonté de stricte honnêteté. Par ses atermoiements

et ses discutables habiletés, par ses ménagements pour les moins estimables de ses fils, l'Angleterre a plus d'une fois mis ses agents en difficile posture. Il faut bien avouer par ailleurs qu'en toutes ces affaires les Marocains n'apportèrent pas plus de netteté et de bonne foi que les Anglais.

Mais les documents rassemblés, présentés et annotés par MM. de Cenival et de Cossé Brissac ne se contentent pas de narrer avec le plus grand détail l'action commerciale, maritime et diplomatique de l'Angleterre au Maroc. Ils nous apportent sur la décadence des Saadiens une masse considérable de faits précis, bien datés, et par là d'une inestimable valeur. Si l'Angleterre a pu pratiquer dans l'empire croulant des Chérifs une politique souple et sans illusions, c'est qu'elle a toujours eu d'excellents informateurs qui la renseignaient à tout moment, et souvent par des mémoires d'ensemble, sur les événements complexes qui agitaient le Maroc. Dans les rapports et les lettres de John Harrison, de Carteret et de Blake, dans une remarquable chronique anonyme datée de 1638, l'histoire des Saadiens de Marrakech, les démêlés des Salétins et d'El Ayachi nous sont contés avec un luxe de détails et une précision que l'on cherche le plus souvent en vain dans les chroniques musulmanes. Nous avons là des jugements — que l'on peut croire impartiaux — sur la personne des souverains, sur l'état du pays qui connut, entre les crises d'anarchie et les périodes de luttes entre les marabouts et les sultans, quelques brefs répits où renaissaient la paix et la prospérité. L'organisation du makhzen sous les derniers Saadiens ne nous est guère connue que par les documents européens, surtout par les voyageurs anglais. Les récits de voyages et les descriptions abondent en détails sur la topographie historique des ports du Maroc et de Marrakech. Ce troisième volume de la série Angleterre est donc une source de tout premier ordre pour l'histoire propre du Maroc, à une des époques les plus tragiques de son histoire qui se trouve ainsi être une des mieux connues.

L'historien le plus exigeant ne trouvera dans ce recueil rien à reprendre et rien à désirer. Chaque document est présenté de façon impeccable et précédé d'une analyse d'une entière clarté. Les notes témoignent d'une connaissance du pays égale à la connaissance des documents eux-mêmes. Un index rassemble la matière des trois volumes de la série Angleterre.

Pierre de Cenival nous avait donné là un admirable instrument de travail qui restera un des modèles du genre. Et la perfection même de ce volume nous fait sentir, avec une douloureuse précision, tout ce que nous perdons en celui qui continuait une œuvre indispensable à la connaissance de l'histoire du Maroc — et par là à l'intelligence d'un bon nombre de ses aspects actuels — et une des œuvres qui servaient le mieux le renom scientifique de la France à l'étranger.

Henri TERRASSE.

***